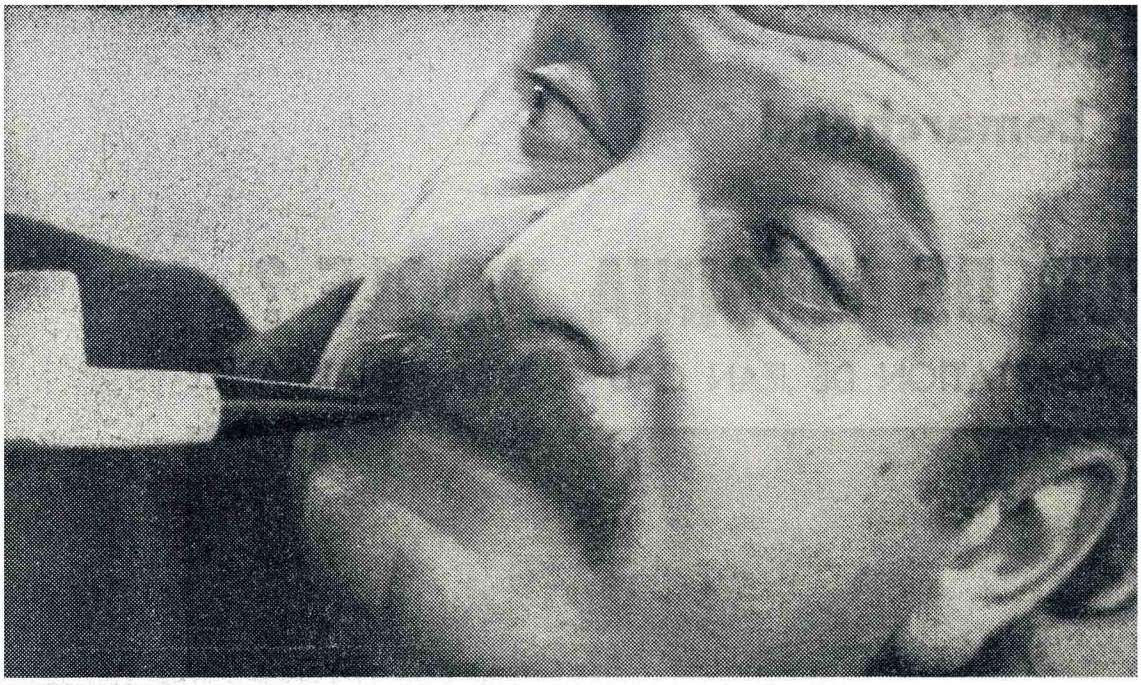

Faut-il tondre Brassens ?

PAR JEAN-PIERRE CHABROL

Il y a du bruit dans Landerneau. Deux complaintes en sont la cause. Malheur à Brassens par qui le scandale arrive ! Polémiques dans la presse, débats sur les ondes, les ligues s'émeuvent, une veuve a pleuré... Vertu de ma vie ! de nos jours, c'est une affaire d'Etat, la chansonnette !

Je juge mal qui j'aime : Georges est mon grand ami, comment lui donner tort ? Voilà, lecteur, pour faire douter de moi.

Les Deux Oncles et **La Tondue** se réfèrent à l'époque où Dieu aima notre doulce France d'un peu loin. Ces deux chansons nous rappellent à l'improviste que vingt ans de paix n'effacent pas quatre ans de guerre. Passe encore pour quelques demi-solde grognards. Mais ces refrains, me dit-on, peinent d'autres gens qui me sont chers.

« **En ce temps-là,** dit Eluard, **pour ne pas châtier les coupables, on maltraitait des filles. On allait même jusqu'à les tondre.** » Brassens avait vu l'une de ces révoltantes exhibitions. Le « regard d'enfant perdue découronnée, défigurée » s'était gravé en lui, à jamais. C'est la première confidence qu'il m'a faite, le jour même de notre rencontre.

Il tombait mal : je rentrais en vainqueur de ma guerre commencée dans un maquis communiste. Je venais de rencontrer l'amour de ma vie, fille claire portant foulard. Elle aussi avait été tondue. A Ravensbruck. Ses nattes splendides avaient été jetées sur la montagne des chevelures sacrifiées. Ce qu'il a entendu, ce jour-là, Georges, personne n'oserait le lui dire maintenant. Moi-même je ne le lui dirais plus... Mais c'est là que l'on doit quitter le raisonnable.

« **Comprenne qui voudra, moi mon remords ce fut la malheureuse qui resta sur le pavé...** » Il fallait être poète, alors, pour ne pas laisser la victoire étouffer les **faiblesses humaines** de cette qualité. Il m'en a fallu du temps pour les retrouver, tout au fond de moi, et c'est Georges qui m'a appris à les rechercher, à les cultiver.

La Tondue ne serait que malencontreuse. **Les Deux Oncles** sont intolérables : l'oncle Martin était pour les Tommies, l'oncle Gaston pour les Teutons. Ils en sont morts. Le chansonnier imagine feu ses tontons réconciliés pour chanter aujourd'hui :

Qu'il est fou de perdre la vie pour [des idées,
Des idées comme ça, qui viennent [et qui font
Trois petits tours, trois petits morts, [et puis s'en vont,
Qu'aucune idée sur terre n'est digne [d'un trépas...

— Comment, vous osez toucher aux idées ?

— Bah... Nous sommes entre gens d'esprit ?...

— Ah, non, pas vous, Brassens !

Et pas ça ! On vous avait tout passé jusqu'ici, même vos incongruités, mais là, attention ! Il ne s'agit plus de vocabulaire !

De tous côtés, à tout propos, on use des morts, on les fait passer devant, on leur prête la parole.

« ...Quand on ne tuera plus, ils seront bien vengés », disait — pardon : **écrivait** — Eluard.

Les morts et les idées, double profanation !

Qui sont ces malheureux tontons qu'on fait chanter ? **Les petits, les obscurs, les sans-grade...** la pauvre gent des croisades, la piétaille des sacro-saintes idées.

Nous sommes combien à devoir la vie à un pétainiste de village, l'ancien combattant d'Epinal, le « tonton » qui a dit : « C'est contre mes **idées,** mais je vais te cacher quand même, voyou ! » Car c'est bien de lui qu'il s'agit, pas d'Eichmann, pas d'Himmler, et il pouvait bien avoir les idées qu'il voulait, le vieux « cul-blanc » ! Dans les cinq dernières minutes, mieux vaut tomber sur un sentimental à moustaches que sur un pur doctrinaire qui n'ouvre pas sa porte avant d'avoir consulté ses supérieurs et ses principes...

Les rancunes pour tontons décédés, ça pourrait durer vingt ans ? Mais il n'y aurait plus trace de vie humaine dans les villages de France, où tout le monde se connaît depuis toujours, si l'on y était aussi méchant qu'à Paris.

Les deux chansons scandaleuses sont-elles des erreurs de Brassens ? Honnêtement, je n'en sais rien, peu m'importe. Ce qui vraiment importe, ce sont les suites : quels forfaits ces couplets feront-ils commettre ?

Tondue et **Tontons** risquent de troubler les gens dans leur confort. Et encore : n'exagérons rien ! Les uns se raffermiront sur leur foi. Et si les convictions des autres vacillent, c'est qu'elles chancelaient déjà (d'où ces cris d'alarme si prompts).

Le commerce familier de Brassens m'a appris à manier le doute fructueux. Ce n'est pas une amitié de tout repos, Dieu merci !

A la Libération, la pensée qu'on fusillait des gens ne me gênait pas. Aujourd'hui, je suis contre la peine de mort. J'ai grandi, non ?

Déranger, malmener les idées reçues, ne les jamais laisser tranquilles (au risque de perdre le meilleur de son public), voilà qui maintient le cœur en forme. Ainsi nous chantons, nous écrivons, nous vivons, non par méchanceté, mais par sentimentalité, ce qui est pis.

J'accompagne Brassens depuis ses débuts. L'évolution de son public est réconfortante. Les gens, d'abord surpris par les dehors de l'ours, n'entendirent que des gauloiseries, puis ils rirent très fort aux dépens de Pandore. Enfin sourirent seulement, pris aux charmes bourrus d'un amant peu commun.

Bon an, mal an, un tour après l'autre, **Le Fossoyeur, Pauvre Martin, L'Auvergnat, Archibald, Le Vieux Léon, Bonhomme** et **Jeanne** inspirèrent les amateurs de rengaines. Ainsi vint la belle époque où les salles bondées firent à Brassens des triomphes pensifs. Il faut sentir aujourd'hui comment résonne, rue de la Gaîté, dans le populaire Bobino, en 1964 :

...Et jamais je ne parviens
A prendre la mort comme ell' [vient...

Les gens pensent à la seule idée irréfutable, la seule qui n'a jamais été mise en défaut dans les siècles des siècles, l'idée de la Mort, de leur mort. Ils redeviennent des mortels. C'est si bon, des gens avec lesquels on peut vivre.

C'est par le doute que l'humanité se dégage des croyances, des superstitions comme des utopies politiques. C'est grâce à des hommes comme Brassens.

Sa querelle d'Allemand le touche peu. Ce qui doit l'atteindre, quoi qu'il en ait, si bien qu'il s'en cache, c'est de compter encore des gens qui gobent tout, littéralement, sans digestion, qui ne savent pas encore voir les sept profondeurs de l'iceberg sous les vagues, qui sont toujours à cheval sur le mot à mot quand il en dit tellement plus à demi-mot...

Que veux-tu, Georges, tous les esprits ne sont pas encore aussi déliés que tu le voudrais !

Jean-Pierre Chabrol.

Le Figaro Littéraire
10 décembre 1964